

KING

DE MONTGOMERY À MEMPHIS

« Une vision au ras du bitume d'une Amérique engluée dans le racisme et la ségrégation, d'une **poignante beauté** »
LE MONDE

« *KING*, ce document **précieux**, aura le mérite d'arracher Martin Luther King au respect endormi des manuels d'histoire pour lui conférer la **puissance** qu'il mérite. »
LES INROCKUPTIBLES

« Des images d'actualités d'une incroyable violence qui nous font mesurer l'incroyable dilemme auquel se heurte ce pacifiste. Ici, **seule la parole de Martin Luther King importe.** »
TÉLÉRAMA

« **Puissant et entraînant** comme un gospel »
LE FIGARO

« Un documentaire **extraordinaire** »
LE CANARD ENCHAÎNÉ

« Un montage d'archives **poignantes, révoltantes**, qui excelle à montrer la singularité de Martin Luther King »
À VOIR-À LIRE

« KING, **puissant et intense**, libère plus que jamais les paroles et les pensées de ce chantre de la cause noire pour les inscrire indéfiniment dans la mémoire collective. »
CINECHRONICLE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Le Monde

Le Monde

MERCREDI 22 AOÛT 2018

Le groove de Martin Luther King

La voix du pasteur vibre dans ce documentaire de 1970, inédit en France

KING : DE MONTGOMERY
À MEMPHIS

■ ■ ■ ■

Résonnant fortement avec le propos de *BlackKlansman* de Spike Lee, la sortie de *King : de Montgomery à Memphis* lui offre une sorte de pendant documentaire. Réalisé en 1970, deux ans après l'assassinat de Martin Luther King, distribué à l'époque dans 500 salles de cinéma aux États-Unis, ce film est un long montage d'archives (trois heures) consacré à cette immense figure américaine, produit et supervisé par Ely Landau, producteur à la télévision et au cinéma.

Quoique réalisé avec le soutien et la participation de très grands noms du cinéma et plus largement de la scène américains (Sidney Lumet, Joseph Mankiewicz, Harry Belafonte, Paul Newman, Burt Lancaster, Marlon Brando...), *King* demeure essentiellement une reconstitution du parcours de Martin Luther King entre 1955 et 1968. Dépourvu de commentaire comme de tout élément de contextualisation en raison de sa proximité avec le sujet, entrecoupé de brèves vignettes où des acteurs célèbres récitent de courts textes poétiques ou romanesques, ce documentaire d'époque se révèle aujourd'hui d'un abord escarpé.

Mais ce que l'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre. La pure valeur de témoignage de ces ima-

ges fait ici son office et offre une vision au ras du bitume, passablement terrifiante, d'une Amérique engluée dans le racisme et la ségrégation. L'itinéraire du pasteur baptiste Martin Luther King – une des principales figures de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, prônant dans la lignée de Thoreau et de Gandhi la désobéissance civile et la non-violence – y est à tous égards édifiant. De la campagne des bus à Montgomery (Alabama) en 1955 au soutien à la grève ouvrière de Memphis (Tennessee) en 1968, en passant par Birmingham (1963), Selma (1965) ou Chicago (1966), partout le même tableau. D'immenses marches pacifiques chargées par la police, des foules blanches haineuses, des injures et des coups indéfiniment portés, parfois à mort, contre des hommes et des femmes luttant dans la plus grande dignité pour la reconnaissance de leurs droits.

Un charmeur de foule

Tableau impitoyable de la violence atavique et de l'obscénité de ce grand pays qui met à mort ses plus beaux enfants, pourtant éclairé par la personnalité rayonnante de King, sa tenue, son visage, ses idées, ses discours. Ce héros des temps modernes, tenant d'un pacifisme et d'un humanisme sans concession, appelant à la fraternité entre tous les hommes, stoïque sous les coups, les humiliations et les perfidies, rassemble autour de lui des centaines de milliers de fidèles par

**Une vision
au ras du bitume,
terrifiante,
d'une Amérique
engluée dans
le racisme et
la ségrégation**

l'intelligence de sa stratégie politique et par l'aura qui est la sienne.

Aussi bien le film nous aide-t-il à comprendre l'amour et le respect qui l'entouraient. King est un charmeur de foule, un rhétoricien brillant, qui sait parler à la tête et au cœur d'un auditoire nourri par la ferveur des prêches et des chants bibliques, soutenu par sa chère amie Mahalia Jackson, l'impératrice du gospel. Il y a, en un mot, un groove du Doc King, obtenu par la scansion de son phrasé, le balancement de ses périodes, la sérénité lumineuse et déterminée de son expression. Ses figures de style de prédilection sont – pardon pour les gros mots – l'anaphore, l'expolition, la concaténation.

D'où la réputation, justifiée, de sa harangue du 28 août 1963, tenue devant le Lincoln Memorial de Washington, ici dégonflée comme un vieux pneu en l'absence de son locuteur : « *Quand bien même nous devons affronter les difficultés d'aujourd'hui et de demain, je fais un rêve. C'est un rêve profondément enraciné dans le rêve américain. Je fais ce rêve*

qu'un jour cette nation se lèvera et vivra le véritable sens de son credo, tenant cette vérité comme évidente que tous les hommes ont été créés égaux. Je fais ce rêve qu'un jour, sur les collines rouges de Géorgie, les fils des anciens esclaves et ceux des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité. » Et la suite n'est pas moins inspirée, qui lui vaudra, avec l'action qu'elle accompagne, le prix Nobel de la paix en 1964.

Cet homme qui en appelle à la justice et qui pourrait soulever la Terre à la seule force de ses mots se met évidemment en danger. L'intérêt du film est aussi de faire sentir, à mesure que le temps passe et que les menaces et les agressions à son encontre se multiplient, la lassitude et l'angoisse qui étreignent King face à la violence que son action suscite. Cet homme de conviction et de combat, qui a radicalisé son engagement politique sur la fin de sa vie, pressent ainsi, et la formule, l'hypothèse de sa mort brutale. Lorsqu'elle advient, le film touche à sa plus poignante beauté, dans l'étreinte silencieuse des funérailles publiques de King bercée en *off* par la voix sublime de Nina Simone psalmodiant *Why?*, complainte écrite en quelques heures après la mort du prophète assassiné. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire conçu et produit par Ely Landau. Avec la participation de Sidney Lumet et Joseph L. Mankiewicz (3h 02).

King – De Montgomery à Memphis d'Ely Landau

A l'origine, en 1970, ce film ne fut diffusé qu'aux seuls Etats-Unis. Un document précieux qui donne à entendre et à voir le courage de Martin Luther King et de ceux et celles qui le suivirent.

1970. DEUX ANS APRÈS SON ASSASSINAT, IL Y AVAIT URGENCE À RECUEILLIR ET RASSEMBLER les actes et discours de Martin Luther King. *King – De Montgomery à Memphis* retrace la vie et l'œuvre du militant des droits civiques et prix Nobel de la paix, de sa première action non violente en 1955, le boycott des bus de Montgomery, jusqu'à sa mort en 1968. Le film était d'abord voué à être diffusé une seule fois en simultané dans des milliers de salles aux Etats-Unis lors d'une soirée hommage et connaîtra une version écourtée destinée à la télévision.

Pur film de montage, *King* charrie une matière hétérogène : séquences de discours filmées par les caméras de télévision, documents sonores, extraits d'actualités et manifestations captées sur le vif s'enchaînent par ordre chronologique. Si les distributeurs, et on les comprend, aimaient à avancer que le documentaire fut réalisé par Sidney Lumet et Joseph L. Mankiewicz, on leur doit seulement d'avoir mis en scène les quelques séquences qui s'intercalent entre

la matière brute documentaire : face caméra, vedettes et acteurs de tous horizons (Paul Newman, Burt Lancaster, James Earl Jones) déclament des monologues tirés d'œuvres littéraires ou de discours politiques.

Au générique, Lumet et Mankiewicz sont simplement cités dans les remerciements et c'est à un certain Ely Landau, producteur de cinéma spécialisé dans l'adaptation cinématographique de pièces de théâtre, que l'on doit la conception de ce véritable tombeau cinématographique. Cette paternité discrète, seulement citée en fin de générique, est une nécessité pour Landau, qui tient à rester dans l'ombre et à faire silence pour laisser toute la place à son héros. Landau le sait, toute parole venant commenter la vie et l'œuvre de King serait superflue, malvenue.

Il fallait ce silence dévoué du réalisateur-monteur pour faire retentir la voix et les mots de cet orateur hors du commun et bouleversant qu'était le pasteur, de même qu'à la cérémonie



Splendor Films

de son enterrement l'enregistrement de son dernier discours résonne devant un auditoire mutique, pétrifié et recueilli.

Pendant trois heures, King travaille à faire retentir cette voix pour provoquer en nous une ferveur percée d'une tristesse qui n'en finit plus de croître à mesure qu'avance le film – chacun rêvera secrètement à un dénouement moins tragique. Pour les Français que nous sommes, le documentaire aura le mérite d'arracher Martin Luther King au respect endormi des manuels d'histoire pour lui conférer la puissance qu'il mérite : celle d'un homme dont le tremblé de la voix galvanisait l'auditoire, dont les prêches enfiévrés emmenaient femmes et hommes à agir d'autant plus fermement que la cause était désespérée. La puissance et l'impact du personnage sont d'ailleurs indissociables des captations visuelles et radiophoniques réunies ici, évoquant à beaucoup d'égards une version non fictionnelle du discours final de Chaplin dans *Le Dictateur*.

Une Amérique si intrinsèquement violente que le mouvement non-violent des droits civiques semble être pour le pays une provocation insupportable

Document précieux, *King* dresse tout autant le portrait d'un homme que d'une Amérique si intrinsèquement violente que le mouvement non violent des droits civiques semble être pour le pays une provocation insupportable. Il faut voir ces visages des militants ségrégationnistes défigurés par la haine, la répression subie par les militants non violents et les émeutes sidérantes qui accueillent la grande marche pacifique de Chicago pour prendre la mesure du courage qui traversait King et ses partisans.

Si en 1955 le boycott des bus de Montgomery portera ses fruits,

si le pasteur déclame son *"I have a dream"* devant un parterre survolté de plus de 250 000 personnes, si l'espoir perce insensiblement séquence après séquence, c'est pour amorcer insensiblement son funeste destin. Récit des batailles durement gagnées, *King* évoque néanmoins ce qu'il aura fallu de peur et de sueur aux militants des droits civiques, de découragement et de fatigue à Martin Luther King, une fatigue lucide et lancinante qui finit par se glisser dans ses harangues qui se font de plus en plus testamentaires. Cette ombre planant au-dessus de lui semble affermir sa volonté autant qu'elle l'oblige à devoir, en public, prier les yeux ouverts pour s'éviter un drame. Placide, résolu, il confiera à un proche : *"J'avais fini par admettre que j'allais mourir bientôt, j'avais accepté l'idée."* Murielle Joudet

King : de Montgomery à Memphis
d'Ely Landau, avec la participation de Sydney Lumet et Joseph L. Mankiewicz (E.-U., 1970, 3h02)

Télérama

INÉDIT

Martin Luther King, sa parole, son pacifisme, son engagement.

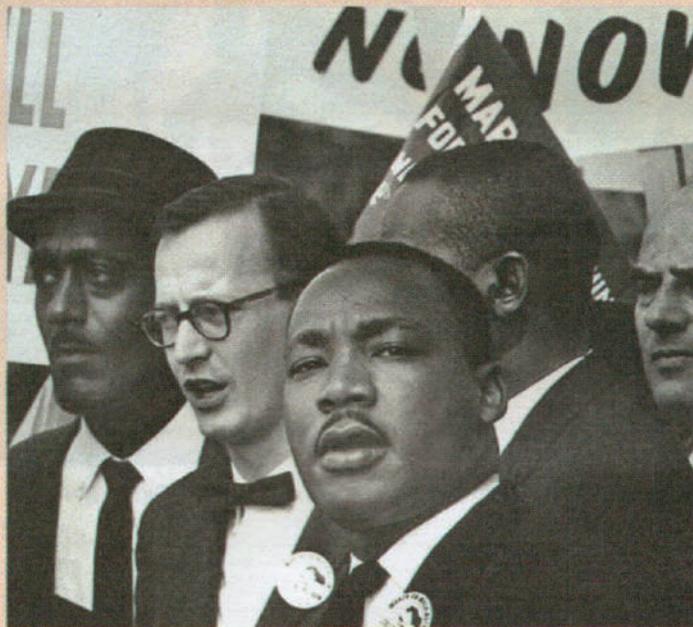
Conçu et financé par Ely Landau, **KING: DE MONTGOMERY À MEMPHIS**, nommé à l'oscar du meilleur documentaire en 1971, est demeuré inédit en France. La faute à sa durée, probablement: trois heures. On y suit les grandes étapes de l'engagement de Martin Luther King, de ses premiers discours de 1955, même pas filmés (on les entend seulement), jusqu'à 1968, date de son assassinat. Devant des images d'actualités d'une incroyable violence (des flics tabassent sans ménagement hommes, femmes et ados, pourvu qu'ils soient noirs), on mesure l'incroyable dilemme auquel se heurte ce pacifiste, émule de Gandhi. Face à des extrémistes noirs qui hurlent des slogans guerriers (« Attendez que j'aie une bombe atomique et vous verrez ce que je fais des Blancs! »)

et à des bourgeoises excitées agitant des pancartes sur lesquelles on peut lire « Fermez les écoles mixtes », il est le seul à oser prêcher : « Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maltraitent, priez pour ceux qui vous persécutent... »

Le film passe sous silence les émeutes qui ont suivi le meurtre et les faiblesses de l'enquête pour en trouver le(s) responsable(s). Ici, seule la parole de Martin Luther King importe. Seul son pacifisme forcené s'impose...

Deux grands noms du cinéma semblent avoir été associés au projet : **JOSEPH L. MANKIEWICZ** (*Eve, L'Affaire Cicéron, Le Limier*) et **SIDNEY LUMET** (*Serpico, Un après-midi de chien, Le Verdict*). Leur rôle s'est visiblement borné à filmer, quelques minutes, dans un beau noir et blanc, des stars (Harry Belafonte, James Earl Jones, Paul Newman, Joanne Woodward...) récitant des poèmes engagés et une déclaration d'Abraham Lincoln... — *Pierre Murat*

| En salles.



King : de Montgomery à Memphis, nommé à l'oscar du meilleur documentaire en 1971.

La marche prophétique de Martin Luther King

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
 mnttranchant@lefigaro.fr

La plus haute figure du combat pour les droits civiques reste Martin Luther King,

assassiné il y a cinquante ans, le 4 avril 1968. Il revit dans un magnifique film d'archives de 1970, *King. De Montgomery à Memphis*, pour la première fois sur grand écran en version intégrale. En 1955, à la suite de l'arrestation de Rosa Park qui a refusé de céder sa place à un Blanc dans un bus, le jeune pasteur organise le boycott des bus par la communauté noire. À partir de là, sa vie est une marche inlassable, scandée par ses discours rythmiques. « *Nous voulons que la justice existe. Si nous avons tort, c'est Dieu Tout-Puissant qui a tort.* » En 1965, en Alabama, les Noirs sont violemment refoulés des bureaux de vote. King organise plusieurs marches de plus

en plus suivies, qu'il exige déterminées, disciplinées et non violentes. A la brutalité policière, il répond par un courage patissable : « *Si c'est un crime, arrêtez-vous, mais ne nous frappez pas.* »

La dignité restaurée

L'année suivante, le président Johnson impose de garantir le droit de vote au bésoin par l'intervention d'agents fédéraux. Au-delà de la conquête politique, Martin Luther King célèbre la victoire intérieure de la dignité restaurée. Mais le plus dur est à venir avec la lutte contre la ségrégation économique et le droit au logement. À Chicago, la violence est imouée. « *Je n'ai jamais vu des foules aussi hostiles.* » La grande Mahalia Jackson lui chante un formidable *Joshua Fit the Battle of Jericho*, mais pour la première fois, il est las. En 1968, à Memphis, il pressent son assassinat : « *Je suis allé au sommet de la monta-*

gne et j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je n'y parvième pas avec vous. » On entendra encore sa voix vibrante le jour de ses funérailles. Il a enregistré son éloge funèbre : celui d'un humble enfant de Dieu qui a essayé de vivre l'Évangile, de servir les pauvres, de visiter les prisonniers, de libérer les opprimés. Il légue au monde sa foi indéfectible, son amour de la justice et la vérité. Héritage magistralement transmis par ce film au montage puissant et entraînant comme un gospel.



Martin Luther King salue la foule lors de la Marche pour les droits civiques, le 28 août 1963 devant le Lincoln Memorial, à Washington. RUE DES ARCHIVES/RDA

Le Canard enchaîné

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

King, de Montgomery à Memphis

Martin Luther King dans ses œuvres, du boycott des bus à Montgomery, en 1956, à son assassinat à Memphis, en 1968, en passant par les marches glorieuse de Washington ou menaçante de Chicago, en butte à des Blancs haineux...

Conçu en 1970 par Ely Landau et resté inédit en France, ce documentaire extraordinaire de trois heures, sauvé grâce à la Library of Congress, suit pas à pas ce pasteur prêchant l'amour et cristallisant la haine, entraînant les foules par la seule force de son verbe habité... Il est ponctué de textes dits par des acteurs, de Harry Belafonte à Paul Newman, mis en scène par Lumet et Mankiewicz. — D. F.

KING : DE MONTGOMERY À MEMPHIS - CRITIQUE

par Erica Farges, le 21/08/2018

Projeté une seule et unique fois dans plus de quatre cents salles de cinéma étasuniennes le 24 mars 1970, *King : de Montgomery à Memphis* a par la suite été totalement oublié, et ce pendant quarante ans, malgré une nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur documentaire. Il ne refait surface qu'en 2010, toujours outre-Atlantique, via une version DVD. Sa projection inédite dans les cinémas français pour marquer les cinquante ans de la mort de Martin Luther King est ainsi l'**occasion d'apprécier pleinement sa puissance et son intensité, amplifiées par le grand écran**. D'autant plus qu'il est conçu avec la participation de deux grands maîtres du cinéma, Sidney Lumet et Joseph L. Mankiewicz.

Ce documentaire précieux, centré sur le mouvement pour les droits civiques américains dans les années 1950-1960, ne mentionne jamais la vie intime du leader pacifique et figure emblématique de la lutte contre la ségrégation. Même la séquence poignante de son trente-neuvième anniversaire, le dernier avant son assassinat, montre un homme célébré en tant que Dr. King. *King : de Montgomery à Memphis* se divise en deux actes articulés autour du discours « I have a dream », prononcé le 28 août 1963 à Washington, et de son prix Nobel de la Paix reçu l'année suivante. Ces deux coups de théâtre successifs sont un tournant : de militant local Martin Luther King devient une personnalité mondialement célèbre pour ses idéaux et leur réalisation à travers des actions non-violentes.

L'ascension, faite de plusieurs victoires qui incitent l'activiste pacifique à augmenter l'amplitude de ses actions, laisse place à un compte à rebours tragique. En devenant une figure notoire, Martin Luther King se transforme en cible privilégiée. Cette personnalité légendaire se distingue rapidement des autres leaders plus virulents du mouvement en mobilisant une grande partie de sa communauté dans une résistance non-violente. Parallèlement, les affrontements enragés se multiplient, c'est le paradoxe de la deuxième moitié du documentaire. Bien que la longueur de *King : de Montgomery à Memphis* -plus de trois heures- se ressente, la reconstitution de ces épisodes historiques parvient à immerger le spectateur dans la trajectoire d'un personnage fascinant. Une narration visuelle s'établit par un assemblage d'images d'archives choisies pour leur pertinence et la force du message qu'elles véhiculent plutôt que pour leur qualité.

L'absence d'une voix-off laisse les événements parler d'eux-mêmes. L'importance de l'expression orale se retrouve plutôt dans les monologues théâtraux d'acteurs et les discours de Martin Luther King. Les soliloques en regard caméra qui ponctuent la progression de l'action impliquent le public, le prenant à témoin des faits qu'il vient de visionner. De son discours à Montgomery en 1955 à la séquence finale qui immortalise ses paroles, c'est surtout l'élocution de ce prix Nobel de la paix qui est mise en avant tout au long du documentaire. Sorti moins de deux ans après son assassinat, le choc provoqué par ce drame est encore palpable. À travers le corps sans vie de Martin Luther King, qui n'est jamais exhibé à l'écran, et sa voix qui inonde l'église pendant son service funèbre, *King : de Montgomery à Memphis* libère plus que jamais les paroles et les pensées de ce chantre de la cause noire pour les inscrire indéfiniment dans la mémoire collective.

KING : DE MONTGOMERY À MEMPHIS - CRITIQUE

par François Bonini, le 03/08/2018

Les treize dernières années de Martin Luther King résumées en un montage d'archives poignantes, révoltantes.

Notre avis : Ça commence par un geste banal, une révolte individuelle, un refus : Rosa Parks ne cède pas sa place à un Blanc dans un bus. On connaît ce début, on sait la suite, le lent combat du pasteur King pour l'égalité des droits. Peut-être s'imagine-t-on qu'on n'a plus rien à apprendre de cette lutte qui nous paraît lointaine, dans le temps et dans l'espace. C'est pourquoi il faut voir ce documentaire constitué presque exclusivement d'images d'archives brutes et sans commentaires, entrecoupées de textes récités par des acteurs face caméra filmés par Lumet et Mankiewicz. Le voir, c'est comprendre de l'intérieur ce qu'a été la ségrégation, ce racisme quotidien qui s'exprime par des entrées « Blancs » et des entrées « Noirs », des fontaines « Blancs » et des fontaines « Noirs », le mépris tranquille et le fait de ne pas appeler par leurs noms les Noirs.

Le film excelle à montrer la singularité de Martin Luther King : non violent face à la haine et l'injustice, et l'on imagine à quel point ce fut difficile (quelques images montrent que l'action musclée a aussi été préconisée par d'autres), contre tout communautarisme, il a organisé des boycotts et des marches parfois dangereuses (celle de Chicago est proprement effrayante) et toujours du côté de la loi. C'est impressionnant, mais plus impressionnante encore est sa maîtrise du verbe : les discours maniant la métaphore et l'anaphore, s'ils n'échappent pas à l'emphase, ressortissent au lyrisme hypnotique. Quelle langue ! On n'imagine pas aujourd'hui pareil orateur ni pareille vision. Bien sûr, tout le monde a en tête le fameux « je fais un rêve », mais on entendra nombre de paroles fortes qui, il faut l'avouer, font du bien : des paroles d'amour, des antidotes à la peur et à la haine. Quant à son dernier sermon, diffusé à ses funérailles, il s'écoute la gorge nouée.

Réalisé en 1970, soit deux ans après son assassinat, *King : de Montgomery à Memphis* n'est pas un film distrayant qu'on regarde sereinement : on y passe sans cesse de l'admiration à la révolte, de l'émotion à la colère. Voir des enfants blancs hurler leur haine et des jeunes nazillons parader n'est pas de tout repos. Lire des pancartes insultantes (« il y a de la place au zoo ») indigne durablement. Plus encore peut-être, cette image fugace d'une jeune femme bon chic bon genre portant un écriteau « L'Alabama aux Blancs » glace le sang.

Face à ce déferlement, les mots et la résistance passive semblent de peu de poids ; et pourtant, des luttes ont été gagnées, même si la fin tragique de King est connue. Et si longtemps après, on se prend à penser que, dans notre époque où ressurgissent ça et là des viviers de haine, où le racisme a quasiment pignon sur rue et s'étale sur Internet, en l'absence d'une figure aussi charismatique et noble, il est urgent de voir et de méditer ce film dont les trois heures ne doivent pas effrayer, au contraire.